

# YVON, enfant de 1789



Daniel Hénard  
Illustrations de Lucien Murtin

## 1/ La Pommeraie.

Yvon dort profondément. Plus pour longtemps : la voix de son frère aîné, Abel, claironne à ses oreilles :

« Debout, le père veut te parler ! »

Yvon s'arrache { la tiédeur du lit qu'il partage avec Brice, le plus jeune, âgé de huit ans.

« Le coq n'a même pas chanté, proteste le cadet en sautant dans sa culotte puis dans ses sabots.

- parce qu'il est encore plus endormi que toi, se moque le grand frère. Le jour se lève, allons ! »

Tous deux passent dans la pièce voisine où leur mère a ranimé le feu avant de s'installer devant son rouet pour filer le chanvre. Des heures durant, la femme confectionnera les écheveaux vendus aux tisserands de Saint- Aignan chaque fin de mois. Aujourd'hui, justement, on est au dernier jour d'octobre 1788. Le père finit de ficeler deux lourds ballots posés sur la table. Avec quatre tabourets, une huche { pain et le lit des parents c'est l{ tout le mobilier de cette pièce où se déroule la vie familiale.

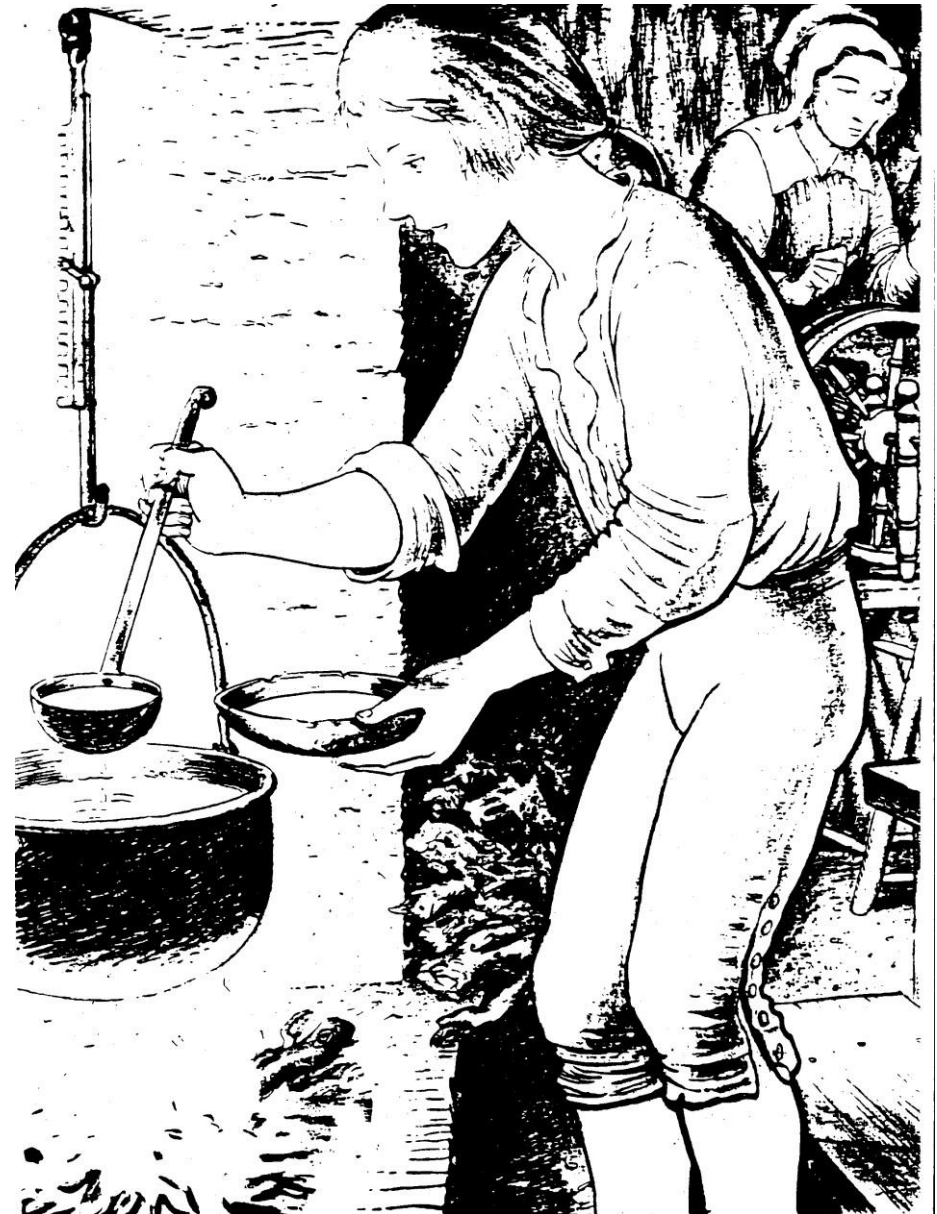
« Il y a de la soupe chaude, sers-toi », dit la mère à Yvon.

Le garçon puise une louchée dans la marmite suspendue à la crémaillère, dans la cheminée, tandis qu'Abel prête la main pour bien serrer les ballots.

« Je me dépêche, lance Yvon en posant son écuelle sur le coin de la table, je ne savais pas que je vous accompagnais. »

Son père secoue la tête.

« Non, non, tu restes. Seulement le bourg à trois lieues, les discussions avec les marchands, plus un détour pour aller voir à quelle sauce on va nous dévorer si l'impôt de sel est connu...



- A propos de sel, Thomas, coupe alors la mère, on n'en a plus pour conserver le cochon. »

Malheureusement, le sel est une denrée de luxe en ce pays.

« A dix sous la livre, il faudra que le chanvre rapporte mieux que la fois passée. Prudence... Bon, Yvon, tout ça pour dire que je compte sur toi pour avancer le travail en notre absence. Tu porteras le fumier au bord du champ qu'on a labouré hier, on l'établira demain. Ne perds pas de temps ! »

Sans plus échanger de paroles, le père pose sur sa tête un grand chapeau à larges bords puis charge son ballot sur son dos. Abel l'imite et les deux hommes quittent la maison. Yvon reste les yeux fixés sur son écuelle.

« Finis donc, le presse sa mère qui n'a pas cessé de faire tourner le rouet. Tu es fatigué, mon petit ? »

Yvon lape son restant de soupe puis se lève.

« Fatigué ? Bah ! Toi aussi, nous tous, tous les paysans d'Anjou sont fatigués.

- D'Anjou et d'ailleurs, soupire la femme.

- D'Anjou plus qu'ailleurs, maman ! Tout le monde le dit, c'est dans notre province que les impôts sont les plus lourds. A commencer par la Gabelle, ce maudit impôt sur le sel qui nous enlève de quoi vivre, de quoi...

- Oui, Yvon tu as raison, la gabelle nous ruine, mais ne crie pas, tu vas réveiller Brice. Pense plutôt à emmener Vaillant avec toi, on ne sait jamais qui on peut rencontrer. »

La mère n'a pas tout fait tord de craindre pour son garçon. L'Anjou est de ces pays de bocage où le moindre champ, le plus petit pré s'entoure de haies vives qui coiffent de hauts talus. On y circule en permanence dans des chemins creux comme dans des ruelles profondes. Un étranger se perdrait dans ce labyrinthe bordé de ronces, de genêts, de prunelliers sauvages et

d'églantiers. A peine si certains sentiers voient la lumière du jour. Le bocage, c'est le domaine de l'ombre, un vaste domaine qui s'étend sur toute la province et ne laisse place qu'à des forêts plus sombres encore. De quoi effrayer une mère qui saurait son fils seul sur les chemins.

Mais Yvon ne sera pas seul. Il traverse la cour en direction de l'étable où, la nuit, veille le chien de la maison. Il a vite fait tant la ferme est minuscule : deux pièces à vivre, la grange à côté, une soue { cochons, enfin l'étable où s'abritent six moutons, quatre chèvres, plus deux bêtes à cornes pour tirer la charrue. Le tout, bien entendu, clos par des haies qui ont fait baptiser ces pauvres fermes angevines des « closeries ». Celle de la famille Collineau forme, avec les closeries des Chupin et des Guérolé, leurs voisins, le hameau de la Pommeraie. Un nom bien mal choisi pour un endroit où les pommiers poussent moins dru que les arrête-bœuf, des saletés de plantes qui bloquent l'avancée de la charrue. Yvon en a encore mal aux bras d'avoir, avec Abel, passé la journée d'hier { trancher leurs racines malfaisantes. Et les bras risquent de lui tirer encore aujourd'hui !

Mais d'abord, libérer Vaillant de son gardiennage. L'animal a d'ailleurs entendu son maître arriver. Il attend derrière la porte, impatient de bondir à travers le bocage.

« Corvée de fumier, mon tout beau, lance Yvon en caressant son poil ras, blanc et roux. Je crois que mes bras vont finir par se décrocher ! Tu viens ? »

## 2/ Une force de la nature

« Quelle misère de ne même pas avoir une carriole pour transporter son fumier ! » n'a cessé de regretter Yvon en traînant ses sabots au long des sentiers boueux. Par deux seaux à la fois, la corvée a duré jusqu'à la fin de l'après-midi. Il n'a pas arrêté, sauf pour manger une tranche de pain noir frotté de saindoux. Brice voulait l'accompagner mais la mère a refusé :

« Tu es trop jeune pour porter des seaux, voyons...

- Non, j'ai huit ans passé ! Yvon...

- En a quatorze ! Et puis, si vous rencontrez des loups ? Tu n'aurais pas peur des loups ?

- Avec Vaillant, non, il en a déjà tué plein !

- Des histoires, tout ça ! De toute façon, j'ai encore besoin de toi pour mettre mon fil en écheveaux. »

Bref, Yvon a travaillé avec Vaillant pour seul compagnon. Le garçon aurait aimé avoir le temps d'aller pêcher dans le Chéran, une rivière qui coule pas très loin, mais il est trop tard. Demain, peut être ? Il ne serait pas mauvais, alors, de posséder une réserve de vers de terre. Aussitôt, l'enfant se met en quête... Dès qu'il a tiré un ver, Vaillant comprend ce que cherche son maître. Oreilles pendantes au ras du sol, il se met à flairer les mottes. Yvon en rit.

« Cherche, mon chien, cherche... Attention c'est de la viande pour les poissons, ça, pas pour toi ! »

En ce qui concerne la viande, Vaillant est le moins à plaindre de la famille. Il sait la trouver lui-même, ignorant les interdictions du Comte de Villate à qui appartiennent les terres de la Pommeraie. Quel spectacle de voir l'animal tous muscles frémissants, le nez au vent flairant le repas à plumes ou à poils ! D'un seul bond,

projeté par ses pattes puissantes, il plonge dans les broussailles. L'instant d'après, sa victime entre les crocs, il repart. Aucun garde-chasse ne se risquerait alors à la lui prendre. A ce moment, le regard de Vaillant ressemble { celui d'un loup : terrifiant !

Ce midi, Brice n'a encore rien inventé en parlant de lui. Son ancien maître, Albert Chicot, un enragé de la contrebande du sel qu'il rapportait en fraude de Bretagne affirmait que sa bête était capable d'en transporter trente livres sur son dos. Autant qu'un homme ! Il prétendait également qu'un jour, dans la forêt d'Ancenis, Vaillant avait égorgé trois loups qui l'attaquaient. Vrai ou faux ? Au seul mot de loup prononcé devant lui, l'animal se met {



aboyer, mais Albert n'est plus là pour détailler l'histoire. L'an passé, il s'est fait prendre par des gardes payés pour capturer les fraudeurs. Ces gabelous, comme on les appelle, ont découvert dans sa cave toutes les preuves du commerce interdit : un sac à dos, une balance, des poids. Le malheureux, jugé au tribunal du grenier à sel de Château-Villiers, a subi une condamnation terrible : sept ans sur les galères du roi.

Pendant trois jours et trois nuits, après l'arrestation, Vaillant a hurlé à la mort. Ami de longue date d'Albert Chicot, le père d'Yvon a décidé d'adopter l'animal. Pourtant, celui-ci s'en va encore rôder, parfois, autour de son ancienne maison de la Haie Rouge, espérant sans doute le retour de son premier maître. « Ah, mon chien, on peut dire que tu as du flair ! » apprécie Yvon.

D'un coup de museau, Vaillant a retourné une grosse motte.  
Dessous grouillent des vers superbes. Le garçon reprend un de ses seaux et y dépose les appâts frétilants.

«Maintenant, vite, à la maison ! » crie Yvon, content d'aller annoncer que tout le fumier est en place sur le bord du champ. Car son père et Abel, le grand frère, sont sans doute rentrés, à cette heure.

Ils viennent de rentrer, en effet. Mais quand Yvon pousse la porte, il pressent tout de suite qu'un malheur est arrivé. Sa mère caresse les cheveux de Brice, qui pleure, et son père a la tête sur les poings, sa tête de colère.

Abel, debout, les bras ballants, donne l'impression d'avoir reçu la foudre.

«Qu'est-ce qu'il y a ? » murmure Yvon.

Silence, long silence. Puis Abel se décide :

«C'était le jour du tirage au sort de ceux qui doivent servir dans la milice, dit-il. Je... j'ai... je n'ai pas eu de chance. »

Yvon comprend. Abel va partir, pour trois ans, soldat du roi.